

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 8

Artikel: Le mariage
Autor: Dechastelus, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sante par ses appareils permettant de hausser ou baisser les lampes à portée de la vue. Puisse cette lumière municipale éclairer efficacement ceux qui seront chargés d'établir la nouvelle assiette de l'impôt, et jeter quelques bienfaisants rayons sur les contribuables.

L. M.

Figures de cire.

Lausanne, 21 février 1883.

Le fond de la place de la Riponne est occupé depuis quelques jours par une immense baraque recouverte de toile, décorée du titre assez pompeux de « Colysée Buiron » et contenant une collection de figures de cire vraiment intéressante.

Très bien éclairée, la galerie renferme environ deux cents personnages célèbres, anciens et modernes, dont quelques-uns assez ressemblants (Guillaume de Prusse, le prince royal son fils, Béranger, Louise Michel entr'autres) pour que cela ne m'étonnât pas qu'un agent de police, par trop conscientieux, leur fit des misères à propos de leur « permis de séjour. »

C'est dans cette baraque, que j'ai passé hier soir une heure que je ne regrette certes pas.

Après avoir pris mon billet sous les yeux furi-bonds d'un spahis français, qui se tient à l'entrée et qui, me voyant passer aux « premières », sembla faire un vain effort pour porter vivement la main à sa coiffure, je me trouvai face face avec tous les silencieux pensionnaires de Monsieur Buiron. Rangés en rang d'oignons ou groupés suivant quelque événement historique, tous ces illustres personnages, au teint reposé et aux yeux brillants, auraient positivement l'air de s'être réunis là pour causer de leurs petites affaires, sans l'inévitable numéro du catalogue, fixé à leur épaulé comme aux paletots des magasins de confection, numéro qui m'apparaît humilier beaucoup.

Tout en admirant toutes ces célébrités de genres différents et en écoutant *l'explication*, je pensais, que le musée était à remettre pour cause de fortune faite, et par suite d'un travail d'imagination involontaire, je m'en voyais le futur directeur. A part quelques préjugés à vaincre au sujet de ma nouvelle profession, je disais en moi-même qu'elle devait avoir de grandes satisfactions d'amour-propre, ne serait-ce que celle de trimbaler ainsi de ville en ville et sans les consulter, tous ces puissants du siècle, soumis, respectueux et dociles.

Et le matin, avant que le musée soit ouvert au public, quelle jouissance d'aller taper familièrement sur le ventre des souverains, de mettre à bout d'arguments les politiciens les plus habiles, de faire la cour aux beautés présentes et passées, au nez et à la barbe des maris et amants impassibles, et comme conclusion, d'aller bravement, seul et sans armes, faire un cours de morale à d'horribles coquins, tels que Tropmann, Jacques Latour, Williams Thomas et autres !

Et mon imagination trottant toujours, je voyais tout à coup mes pensionnaires emballés pêle-mêle et en route pour une localité voisine. Que de piquants contrastes, que de rencontres inattendues, que de touchantes réconciliations dans les vastes voitures

de l'établissement. Ici, le bouillant Skobeleff, bras-dessus bras-dessous avec l'empereur Guillaume ; plus loin, Raoul Rigault, le fougueux communard, au mieux avec Monsieur Thiers, et enfin, chose incroyable ! Louis XIV, le roi Soleil, familièrement assis sur les genoux de Louise Michel la farouche, au grand désappointement de Mesdames Montespan, Lavallière et autres, furieuses de se voir souffler le roi par cette austère plébienne.

Comme j'en étais là de mes suppositions et que « l'explicateur », terminant brusquement, me tira de ma rêverie, il me sembla que Louise Michel me regardait d'un œil attendri, et paraissait même me faire des signes. Effrayé de cette exaltation de la promotrice de la « grève des femmes », je m'en fus admirer, à raison de 0,10 c. de surtaxe, une superbe blonde en costume léger, tenant entre ses bras l'Amour endormi. Malheureusement, cette belle dame, au contraire de Louise Michel, n'eut pas même l'air de se douter de ma présence.

Découragé de mon peu de succès, je ressortis du cabinet particulier et je jetai de nouveau un rapide coup d'œil dans la grande galerie. Comme je prenais la porte pour m'en aller, Louise Michel, toujours plus exaltée, se mit, Dieu me pardonne, à me lancer des baisers ! Pris d'une terreur folle, je décampai, sans me retourner.

A la porte, le spahis toisait toujours les gens ; des brigands calabrais continuaient à se préparer, avec une louable persistance, à assassiner un riche comte voyageant avec sa femme, et, une partie de piquet, engagée entre quatre paysans enragés, ne semblait pas près d'être terminée.

N'ayant pas le temps d'attendre le dénouement de ces deux épisodes, très intéressants chacun dans leur genre, je rentrai chez moi, en me disant que si jamais je reprenais ce musée, il serait prudent pour moi de *bazarder* la trop inflammable Louise Michel.

BLACK.

Le mariage.

On prétend que le mariage
N'est pas un champ semé de fleurs ;
Ceux qui tiennent un tel langage,
N'en comprennent point les douceurs.
Rien n'est plus charmant dans la vie
Qu'un couple issu de deux amours,
Une épouse jeune, jolie,
Aimante et fidèle... toujours ;
Un mari qui sait rire et plaire,
Amoureux, constant... s'il se peut,
Tous deux d'un heureux caractère,
L'un voulant ce que l'autre veut.
Et pour surcroît de jouissance,
Doux fruits de la lune de miel !
De beaux enfants prennent naissance,
Anges envoyés par le ciel !
Ils ignorent qu'ils sont au monde ;
Ils n'en sentent que le plaisir ;
Soins, caresses, tout leur abonde ;
On prévient leur moindre désir.
Nourris dès leur tendre jeunesse
De mille souvenirs pieux,
A leurs parents, dans la vieillesse,
Ils rendent ce qu'on fait pour eux.
C'est ainsi que dans un ménage,
L'amour, guidé par la raison,

Assure un long jour sans nuage,
Le printemps en toute saison.
Parfois, un orage éphémère
Peut troubler un ménage heureux :
Si douce que soit l'atmosphère,
Elle a ses moments orageux.
Mais bientôt la tempête cesse
Et le ciel redevient plus beau ;
De même, renait la tendresse ;
L'amour rallume son flambeau.
Lorsque l'on met dans la balance
Ce qu'on vante avec tant d'éclat,
La soi-disant indépendance,
Les agréments du célibat ;
Il ne reste qu'un vain prestige
Qu'on prend pour la réalité ;
Ce faux bonheur est un vertige
Qui doit finir avec l'été.

1er mars 1882.

MAURICE DECHASTELUS.

On nous raconte ce joli mot, entendu dans une soirée qui réunissait une dizaine de personnes. Une dame, dont l'ouïe était un peu dure, remarqua les regards de deux *causeuses*, qui se dirigeaient de temps en temps sur elle. Leurs petits sourires significatifs, ainsi que leurs physionomies, exprimaient suffisamment que l'on ne traitait pas la pauvre sourde avec beaucoup de bienveillance ; d'ailleurs, à raison de son infirmité, on se gênait peu, et quelques mots saisis de temps à autre la mettait au fait de la conversation.

Quand les deux méchantes langues eurent fini, l'une d'elles s'approche de la victime de ses calomnies, et, avec un ton en apparence rempli d'intérêt et de douceur, elle lui dit : « Chère madame, vous devriez chercher à faire quelque chose pour vous guérir de votre infirmité... Consultez un spécialiste, croyez-moi ! »

— Merci, madame, répond la sourde, je viens de m'apercevoir que j'entends encore beaucoup trop !

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

VII.

Et comme les yeux de Mme Armingaud semblaient l'interroger plus encore que Georgette n'avait cru devoir le faire, Léopold raconta l'histoire qui l'avait rendu possesseur du petit mouchoir de soie.

— Mais, vous aussi, monsieur, vous avez été bon, bien bon pour la pauvre Catherine, s'écria l'étonnement Georgette, car votre cache-nez était bien plus chaud que le foulard, et vous lui avez peut-être sauvé la vie.

Le jeune homme la regarda avec étonnement.

— Comment savez-vous que la petite fille malade se nommait Catherine ? demanda-t-il ; je ne le sais pas moi-même.

Georgette devint rouge et embarrassée.

— Mais, il me semble que vous l'avez ainsi nommée, répondit-elle.

— Je suis parfaitement certain de n'avoir prononcé aucun nom ; mais, voulez-vous, à mon tour, me permettre de vous faire une question ? poursuivit M. Armistross. Est-ce que, avant de venir habiter Paris, vous ne demeuriez pas à la campagne, aux environs de Melun, dans un village où il y avait une école, et beaucoup de petites filles qui y venaient de plusieurs kilomètres à la ronde ?

— Qui vous a si bien instruit des petits événements au milieu desquels nous avons vécu autrefois, ma fille et moi ? interrogea la mère de Georgette.

— Personne ne m'a parlé de vous et des événements qui ont pu vous intéresser, madame ; mais il y a des choses que le cœur sait deviner quand il a pu s'accrocher à un fil conducteur. — Ce fil, je viens de le saisir tout entier depuis quelques instants. — Mademoiselle Georgette, vous ne refuserez pas de me dire ce qu'est devenue Catherine, notre... protégée ?

— Catherine est morte ! répondit la jeune fille. — Ni la petite attention que j'avais eue pour elle, ni les secours si nécessaires et efficaces que vous lui avez donnés, ni les soins dont elle a été l'objet de la part de presque tous les habitants du village, n'ont pu détruire le mal dont elle était trop profondément atteinte. Elle s'est éteinte en me racontant la même histoire que celle que vous venez de me dire, et... je puis vous rendre une écharpe de laine, qui l'a garantie et soulagée dans ses derniers jours, en échange du foulard que vous venez de me remettre.

— Quoi ! ce cache-nez, que j'avais donné à Catherine ?

— Elle l'a, en mourant, donné à ma fille comme un souvenir d'elle et de celui qui le lui avait remis, répondit Mme Armingaud.

Léopold se leva vivement, comme s'il était mû par un ressort.

— Est-ce que le foulard pourra être réparé demain ? demanda-t-il.

— Il le sera, monsieur, répondit tristement Georgette.

— Et, vous me permettez de venir le reprendre moi-même ?

— Je vous le remettrai avec l'écharpe qui ne m'appartient plus, dit-elle.

Quelques instants plus tard, Léopold avait quitté la demeure de Mme et de Mlle Armingaud, et il se présentait dans le cabinet de son père.

— Oui, oui, je me rappelle parfaitement l'histoire de ce foulard et de cette petite fille, répondit M. Armistross aux questions que venait de lui poser son fils. Pardieu, tu étais si enthousiasmé, si exalté, que je n'avais garde de l'oublier ! Mais où veux-tu en venir en me le rappelant en cet instant ?

— A vous rappeler aussi la promesse que vous m'avez faite de m'accorder, sans hésiter, ce que je vous demanderais en vous présentant ce foulard, répondit le jeune homme.

— Hum ! Voilà un rappel qui menace grandement ma tranquillité paternelle !

— Est-ce que vous n'êtes pas absolument certain que je ne vous demanderai rien qui puisse troubler votre bonheur ou le mien ? demanda Léopold.

— Voyons, voyons, je ne fais jamais banqueroute à mes promesses, monsieur le raisonnable ; mais je veux cependant poser aussi mes conditions, avant de donner carte blanche à vos exigences.

— Vos conditions seront toujours les miennes, mon père.

— Eh bien, promets-moi, à ton tour, que si je t'accorde ce que tu vas me demander, tu seras plus aimable avec Mlle Herbelin, et tu me laisseras faire auprès de sa mère les démarches que je désire ?

Léopold eut sur les lèvres un sourire qui échappa à son père.

— Je vous promets de vous laisser seul juge de ce que vous devrez faire, répondit-il, et je ne m'opposerai nullement à ce que vous déciderez vous-même.

— A la bonne heure ! et puisque tu te montres si raisonnable, je suis prêt à t'accorder de suite tout ce que tu désires.

— Je ne vous ferai ma demande que demain, à midi, dans une maison où je vous prierai de vouloir bien m'accompagner.